



**HAL**  
open science

## La Zoologie mythique des Eskimo : sélection rituelle des matières animales

André Leroi-Gourhan

► **To cite this version:**

André Leroi-Gourhan. La Zoologie mythique des Eskimo : sélection rituelle des matières animales. Revue d'Écologie (La Terre et La Vie) , 1937, 3, pp.84-95. <hal-03532903>

**HAL Id: hal-03532903**

**<https://hal.science/hal-03532903v1>**

Submitted on 18 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# LA ZOOLOGIE MYTHIQUE DES ESKIMO

## SÉLECTION RITUELLE DES MATIÈRES ANIMALES

par

ANDRÉ LEROI-GOURHAN,

*Attaché au Musée de l'Homme.*

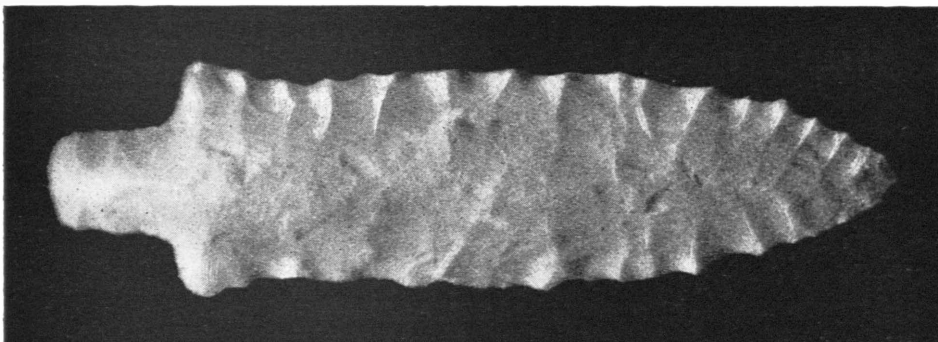
Les Eskimo, dont l'économie repose presque exclusivement sur les animaux de chasse, ont acquis, au cours des siècles, une zoologie pratique. Ils en savent beaucoup plus long que nous sur les déplacements, les mœurs, le comportement ou les gestes de toute la faune qui les entoure.

Leurs notions de zoologie appliquée ont été poussées à un degré qu'ignorent d'autres peuples ; car ils ne peuvent espérer du côté végétal, les compensations qui s'offrent aux chasseurs d'Afrique ou d'Asie méridionale. Il est peu d'espèces permanentes sur leur territoire : chaque gibier passe, à un moment précis, en un endroit précis, et disparaît rapidement vers le Sud ou le Nord. Les seuls animaux qui restent sont les lièvres, les renards ou les hiboux, et ils ne peuvent en tirer qu'un profit dérisoire. Chaque partie du corps de chaque bête a reçu un emploi, et cet emploi est toujours justifié. En Alaska par exemple, les Eskimo disposent de la peau d'une dizaine de Pinnipèdes, mais cette peau, suivant qu'elle est rase ou velue, cuite ou séchée, fumée ou tannée, s'appliquera à un usage particulier. Le cuir d'un vieux Morse (*Rosmarus obesus*) fournit les courroies les plus fortes, celles des bateaux et des harpons à baleines ; le cuir d'un jeune morse, convenablement bouilli, constitue une passable nourriture de disette ;

les armes légères, les harpons à phoques, exigent un cuir plus souple, plus maniable : celui du Phoque marbré (*Phoca foetida*).

Les applications pratiques des différentes matières animales atteignent un degré inconcevable. Pour confectionner les blouses imperméables, translucides, les vitres des habitations, ou la membrane des tambourins, on utilise, suivant les cas : le péritoine de morse ou les intestins de phoque, la vessie d'ours, le péricarde de renne. Pour assommer les otaries, on prend l'os pénien d'un vieux morse, long de 70 cm. et pesant six livres. Pour les patins de traîneaux : l'os de mâchoire de baleine, les défenses de morse, le fanon de baleine, la peau de morse congelée ou, en cas de nécessité, des saumons frigorifiés, ficelés sur le cadre du traîneau. La peau des pattes d'oie sauvage sert à fabriquer des poches à tabac, le bec du macareux à crête sert de grelot pour la danse, alors que la petite caroncule rouge du même animal est utilisée comme leurre au bout des hameçons.

Les mœurs des animaux sont étudiés avec un soin extrême. Pour approcher les phoques, sur la glace, l'Eskimo se coiffe d'une tête de phoque empaillée, il gratte la glace avec des griffes de phoques emmanchées comme sur une patte et il avance, glissant, râclant et



Cliché A. Leroi-Gourhan.

FIG. 1. — Terre Victoria : pointe de flèche de silex taillé.  
Les bords sont retouchés avec une palette d'ivoire de mammoth.

grognant jusqu'à ce que la proie soit à portée de harpon. Il sait l'endroit précis où passeront les rennes ; au bout de combien de minutes et à quelle distance la baleine en fuite remontera pour respirer ; il sait que les rats font des provisions d'hiver et à quel point du terrier on peut creuser pour s'en emparer en cas de disette.

Le dépeçage de chaque animal est un véritable travail de dissection où jamais une fausse manœuvre ne vient gêner la peau ou briser les os. Pour faire flotter un phoque mort, il faut le gonfler en perçant un trou dans la peau et en la soulevant pour y insuffler une poche d'air qu'on ferme par une valve. Le sang, qui est un aliment précieux, ne doit pas se perdre et il faut panser les blessures avec des chevilles d'ivoire (fig. 2, 7).

Ces notions de zoologie ne sont naturellement pas ordonnées de manière rigoureuse ; elles apparaissent à travers le voile des mille opérations de la vie quotidienne et elles révèlent peu à peu une autre zoologie, au moins aussi importante dans ses applications : la zoologie rituelle.

J'ai eu l'occasion, ici même, d'étudier la représentation zoologique que se font les Eskimo des mammoths con-

gelés qu'ils découvrent dans la terre, et cela m'avait permis de toucher le domaine si important de la conception du monde habité dans l'esprit des Eskimo. Nous pouvons, à la faveur de cette étude, approfondir notre examen et voir comment les chasseurs arctiques imaginent l'univers et expliquent les réactions de ses habitants.

Le monde est fait pour eux d'une succession d'étages : le ciel, la terre, la mer, le sous-sol, qui communiquent entre eux par des passages : montagnes, rivières ou grottes. Les êtres : hommes, animaux, esprits, y vivent, chacun dans leur domaine : la terre pour les hommes, la mer pour les animaux aquatiques, le ciel pour la lune ou les vents, le sous-sol pour les rats et les esprits des morts ordinaires. Tous les êtres ont, dans leur pays, l'apparence humaine ; mais, pour circuler d'un monde à l'autre, il faut qu'ils s'habillent. Le phoque, par exemple, vit dans son village, au fond de l'eau ; c'est un homme qui agit chez lui comme tous les hommes, mais, pour partir à la pêche, il enfle sa peau de phoque et sa graisse et il peut alors se lancer à la poursuite de poissons qui sont eux-mêmes revêtus de leurs écailles.

Le phoque, qui est d'un naturel so-

cial, éprouve parfois le désir d'offrir son vêtement à un Eskimo. Il se place alors sur la trajectoire de son harpon, boit l'eau fraîche qu'on lui offre lorsqu'il a cessé de s'agiter dans son agonie, quitte sa peau, sa graisse et sa chair, sur l'invitation du couteau à dépecer (fig. 3), reçoit avec gratitude les petits cadeaux qu'on lui offre et ne réclame en échange que de garder son squelette pour rentrer chez lui et reprendre un habit tout neuf. Voici donc une première constatation d'ordre technique : les Eskimo utilisent la peau, la chair, les dents ou les griffes de leur gibier, mais, sauf des cas exceptionnels, le squelette est toujours respecté ; s'en servir serait commettre un véritable homicide et les phoques ne viendraient jamais plus échanger des cadeaux. Les exceptions à cette règle sont très rares, sauf au Groenland ; elles se bornent pratiquement aux mâchoires des baleines qui sont considérées comme leurs défenses, à l'os pénien des morses, qui n'a pas de connection directe avec le reste du squelette, et à l'humérus des oies sauvages.

Les Eskimo possèdent, comme on peut en juger, des vues sur l'univers totalement différentes des nôtres, mais qui sont au moins aussi cohérentes et logiques que les nôtres. Si l'on place sur ce cadre leurs connaissances pratiques de zoologie ou de botanique, on trouve une grande clarté là où, si l'on envisage leur industrie de notre point de vue, on ne découvre que confusion et obscurité.

Du ciel peu de choses leur viennent, et il n'est guère que les individus inspirés, les chamanes, qui puissent se flatter de rendre visite à la lune. Du sous-sol, pays des morts, ils tirent par contre les pierres à feu, les silex à tailler, l'ivoire de mammoth, la pierre à marmites et à lampes (*stéatite*), le cuivre natif. Du sol ils exploitent tous les

produits qui leurs sont accessibles : bois, fruits, animaux, mais surtout le renne. De la mer, enfin, ils extraient les poissons, les cétacés et les phoques. Voici donc les trois champs de leur activité. Nous allons voir de quelle manière ils en comprennent l'exploitation.

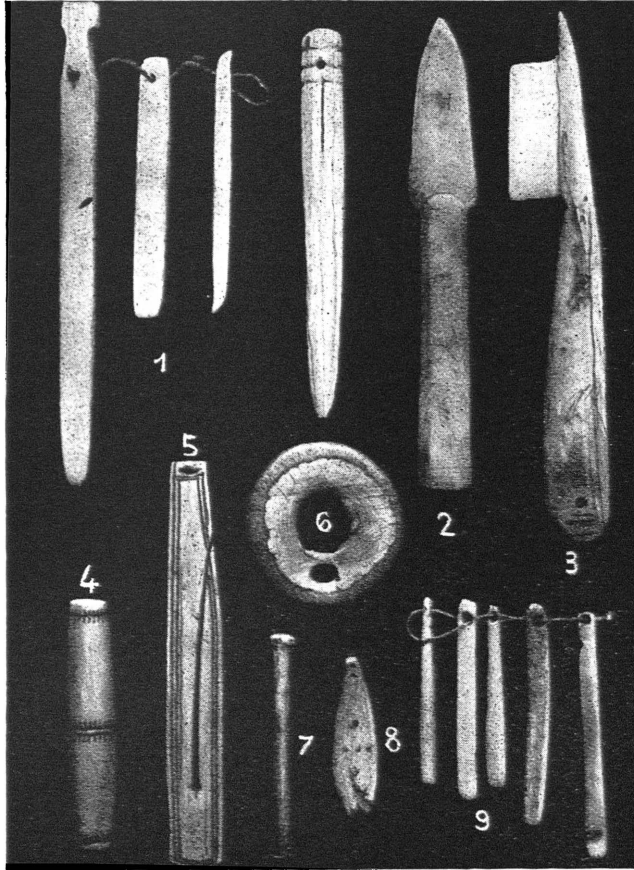
Le trait le plus frappant est qu'il existe, dans leur esprit, des cloisons infranchissables entre les mondes. Les habitants de chaque partie sont placés sous l'égide d'un patron et ils ne supportent pas d'être traités avec d'autres instruments que ceux qui leur conviennent.

Chaque monde : terre, sous-sol, air, rivière, mer, constitue le domaine d'une tribu. La terre, habitée par les rennes, les loups et les renards, est le fief du chef des esprits, qui tantôt est un ours géant vivant dans les montagnes, au fond des cavernes, tantôt un nain vêtu de fourrures, qui parcourt la plaine dans un traîneau tiré par des renards. Il dispose des animaux de la terre et, suivant son humeur, envoie les rennes ou les garde dans ses réserves. Au Kamtchatka, on tue parfois de vieux renards dont la peau est pelée : ce sont les marques des harnais du traîneau de Piliahtchoutch, le nain. Si l'on découvre, sur la neige, les traces de son traîneau, il faut les frapper avec la main, car cela brise les patins du traîneau lui-même. Il ne reste plus qu'à suivre la piste, à rencontrer Piliahtchoutch pleurant sur les débris de son véhicule et à passer un marché avec lui : tant de renards ou de rennes contre la réparation du traîneau.

Le sous-sol est souvent confondu avec la terre et placé sous le même patron ; cela tient au fait que, l'hiver, la surface du sol semble s'enfoncer et disparaître sous la neige ; cela tient aussi aux animaux qui vivent dans des terriers ou sous la neige. Dans l'épais-

sur le coussin végétal qui s'interpose entre la neige et la terre, ou dans les profondeurs de cette dernière, fourmille un peuple où les esprits des morts, les lièvres, les mammouths, les renards,

sur la glace de la banquise, quelques mois par an, et qui comporte ses propres tabous qui consistent surtout à ne pas travailler la pierre pendant l'hiver, pour ne pas contrarier la neige.



*Cliché A. Leroi-Gourhan.*

FIG. 2. — Objets d'ivoire : 1, 2 : ivoire de mammouth ;  
3, 4, 5, 7, 8, 9 : ivoire de morse ; 6 : ivoire de narval.

les rats, les silex, les pyrites, les stéatites mènent une vie secrète.

L'air, entre le ciel et la terre, est le domaine du vent, de Sila, qui gratte de l'ivoire avec un couteau pour faire tomber la neige. Celle-ci n'est pas considérée comme étant la terre ; c'est un élément à part, sur lequel on vit, comme

Les rivières sont, avant toute autre chose, le domaine des saumons dont l'importance économique est capitale. Les saumons sont souvent placés sous l'égide de la déesse marine mais ils ont leurs tabous personnels qui les opposent généralement aux phoques et aux rennes.

La mer, enfin, est l'immense réserve alimentaire. *Une fille, Nuli'rahah* (que les Eskimo du centre appellent Sedna), *avait épousé son chien. Son père l'a entraînée en mer dans un grand bateau et l'a jetée par-dessus bord. Elle s'est accrochée au bord et il lui a coupé les doigts, phalange par phalange, jusqu'à la paume de la main. Les doigts se sont transformés en phoques, en baleines, et Sedna est descendue au fond de la mer. Elle vit dans une grande maison, avec son père et son chien ; près de sa lampe, il y a un bassin plein d'huile et toutes les bêtes de la mer nagent dans ce bassin. Elle les distribue aux hommes, dans la mesure de leurs mérites.*

Nous avons vu plus haut avec quelle civilité les animaux en visite sont traités ; mais il arrive que, pour avoir transgressé un des innombrables tabous, le patron d'une des classes d'animaux interdit à ses sujets le voyage chez les Eskimo. C'est alors la famine qui dure aussi longtemps qu'on n'a pas obtenu le pardon de l'offense. Il n'y a qu'une sorte d'hommes qui puissent obtenir ce pardon, ce sont les *angakout* ; leur rôle dans la distribution des tabous et, par conséquent dans l'utilisation des animaux réels, ou fantastiques, est primordial. Ce sont eux qui expliquent l'univers eskimo et il est nécessaire d'en parler ici.

L'*angakok* (plur. *angakout*) n'est pas différent des autres hommes dans sa jeunesse ; sa charge n'est pas héréditaire. Après son adolescence il se sent un jour la vocation de voyageur des mondes. Il se procure parmi les êtres extra-terrestres un ou plusieurs esprits protecteurs qui l'accompagnent et lui prêtent main forte. Au son des tambourins, il danse et lorsqu'il atteint le paroxysme voulu, il entre en transe et part ; ou bien, pour lui faciliter les efforts, on lui passe une boucle autour du cou et les assistants le traînent autour de la

hutte, suffoquant, jusqu'à ce qu'il ne donne plus signe de vie ; à son réveil il raconte comment il est descendu au fond de la mer, il parle du village des phoques, des parents morts qu'il a rencontrés, il décrit la maison de Sedna, avec les chiens qui gardent le passage, le bassin où nagent les animaux marins et la déesse au comble de la rage, ramenant avec ses tronçons de mains les mèches de ses cheveux en désordre sur son œil unique, pour ne pas voir les hommes qui brisent les tabous. Il explique comment il s'est mis à peigner Sedna, à tuer les poux qui représentent chacun une rupture de tabou, et comment Sedna, apaisée, lui a promis de rendre la liberté aux phoques.

Le fait que, pour les Eskimo, toutes les bêtes qu'ils tuent soient des invités en visite, leur fait accomplir avec soin tout ce qu'ils considèrent comme agréable à leurs hôtes. Lorsqu'on tient à démontrer à un invité combien sa présence est agréable, il est grossier de le négliger en tenant une conversation avec un autre invité ; s'il vous a fait cadeau de vêtements ou d'armes, il est malséant de lui montrer qu'un voisin a pu en faire autant ; il est au contraire adroit d'afficher les cadeaux qu'on a reçus. Ces devoirs de politesse régulent presque tous les tabous des Eskimo.

Les conséquences pratiques de ces tabous, dans l'utilisation des animaux, sont considérables, car avant de savoir si une matière est bonne ou non à faire un harpon, il faut savoir si elle est ou n'est pas agréable à l'animal chassé. Lorsqu'on tue un animal, le cadavre doit être traité avec les mêmes égards que celui d'un parent mort. Le chasseur qui tue une bête extraordinaire, un caribou albinos ou une baleine blanche, observe les délais de deuil comme s'il s'agissait de son frère ou de sa sœur. Lorsque le village entier participe au découpage d'une baleine, nul ne peut

travailler pendant le délai de quatre jours qu'il faut à l'âme de la baleine pour quitter le village.

S'il s'agit d'un loup, le rituel est plus compliqué encore : le corps du loup est promené en procession autour de la maison, le chasseur se dévêt complètement, il se frotte avec un morceau de peau de renne et se purifie dans la fumée. Les autres chasseurs font admirer leurs couteaux au loup pour qu'il choisisse celui qu'il préférera lors de son prochain voyage sur la terre. On orne la maison comme pour une fête, on offre des présents devant la peau du loup. Rassemblés autour de la peau, les gens du village racontent des histoires pour amuser le loup, mais il est défendu de rire pour qu'il ne croie pas que les gens lui montrent les dents ; ils offrent au loup

un peu de sa propre chair et mangent tout le reste. Pour fêter sa présence, on s'est procuré en le tuant, la meilleure viande qui soit : du loup, et on lui en offre comme à un hôte de marque. L'âme du loup est censée emporter tous les cadeaux au pays des loups et on est sûr de le voir bientôt revenir sous l'habit d'un nouveau loup.

L'ours est l'objet de soins qui dépassent ceux de tous les autres animaux, car l'ours est vraiment un homme qui peut marcher debout, tenir sa nourriture dans ses pattes et regarder en face. Tuer un ours est une chose effroyablement coûteuse, car les fêtes qu'il faut faire dépassent sa propre valeur. Les autres bêtes, phoques ou rennes, imposent de moins lourds sacrifices : il suffit de prendre quelques précautions



*Cliché A. Leroi-Gourhan.*

FIG. 3. — Groenland : seau de bois et louche.  
Sur la planche à râcler les peaux, on voit un couteau de femme.

pour les satisfaire. La première est de ne jamais traiter ensemble les saumons, les phoques et les rennes. Le repas eskimo est un sacrifice permanent : il est dédié à un hôte, et l'on ferait injure au phoque en mangeant du renne devant lui ; ce serait lui dire : « Le renne est préférable au phoque. » On le vexerait cruellement en le mettant bouillir dans la même marmite qu'un saumon, ou simplement en chauffant la marmite avec du bois. Le renne, qui vit sur terre, aime cuire sur du bois, mais le phoque, habitant des mers, préfère cuire sur de l'huile de phoque. Une fois encore on voit les conséquences techniques d'un tel rituel et l'on saisit la raison pour laquelle les Eskimo d'Alaska ne font pas de provisions de bois pour l'hiver, puisque c'est le temps des phoques.

D'autres conséquences culinaires ressortent des mêmes principes : en hiver, les quartiers de caribou conservés depuis l'été sont toujours consommés crus, puisqu'on ne peut les cuire sur la lampe à huile de phoque ; les poissons d'eau douce ne peuvent pas être cuits sur la glace, mais sur la terre ; la morue, au contraire, peut cuire aussi bien sur la banquise que sur la terre. Si l'on veut bouillir du saumon dans une marmite où du phoque a déjà été préparé, il faut la laver et la barbouiller aussitôt.

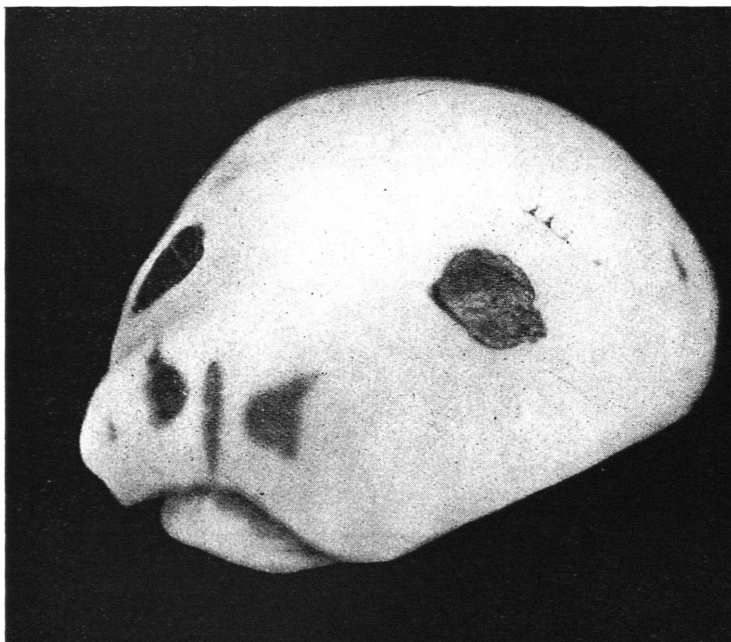
Chaque animal doit donc être cuit sur le sol dont il provient, dans une marmite qui lui soit personnelle, avec le combustible qu'il a fourni lui-même ou qui vient de ses alliés. Cette préoccupation est poussée jusqu'à remplacer, pendant la chasse au morse, la mèche de mousse de la lampe, par un petit monticule d'ivoire de morse pulvérisé. Cette mèche de fortune, techniquement intéressante, est née de la seule nécessité d'observer les tabous.

Les femmes sont beaucoup plus contraintes que les hommes par les obser-

vances religieuses. Leur impureté indispose Sedna et, dans certaines circonstances, il ne leur est pas possible de toucher aux choses de la mer. L'utilisation des peaux et des fourrures est très rigoureusement réglée ; elles ne peuvent tailler ou coudre une peau de renne lorsque les hommes sont à la chasse au phoque ou à la baleine ; dans certains endroits, elles ne peuvent même pas travailler la peau de renne au bord du rivage, il leur faut se retirer hors de la vue de Sedna. Il est d'ailleurs aussi dangereux de coudre une peau de phoque en vue d'une rivière : cela vexe les saumons.

Ces tabous nous conduisent au chapitre le plus important de la zoologie pratique des Eskimo : les outils et les armes. C'est dans ce domaine que le code de sélection joue son rôle essentiel : s'il est dangereux de coudre de la peau de renne en vue de la mer, il est aussi dangereux de se servir d'une aiguille d'ivoire de morse pour ce travail : dans le premier cas, on indispose les phoques ; dans le second, ce sont les rennes qui sont détournés. Nous allons voir, hormis quelques cas généraux, que le fondement de la technique des Eskimo est : un objet pour chaque animal dans la matière la plus propice. Le résultat est double ; le matériel de chasse des Eskimo est considérable et sa spécialisation lui donne une efficacité que d'autres peuples chasseurs n'ont égalée que dans les cas d'instruments isolés.

En principe chaque être doit être traité avec les armes qu'il fournit : le morse avec des harpons d'ivoire de morse, le renne avec des flèches de bois de renne, mais le squelette proprement dit est tabou parce qu'il contient l'*inoua*, l'âme de l'animal ; d'autre part, si l'on veut tailler de la stéatite, il est évident qu'on ne peut le faire avec cette pierre elle-même ; il faut donc avoir



Cliché A. Leroi-Gourhan.

FIG. 4. — Boucle-arrêtoir fixée sur la ligne d'un harpon à phoques.  
Elle figure la tête de *Phoca vitulina*.

recours à l'équivalent le plus proche, au silex. Nous allons voir que sur cette base on peut faire entrer dans le cadre des connaissances de zoologie mythique des Eskimo tout leur matériel, qui se partage, en matériel de la terre, placé sous le signe mâle du patron des esprits, et en matériel marin, commandé par le principe femelle de Sedna.

Le sous-sol ne comporte pas d'animaux dont les Eskimo utilisent les restes. Les rats ne font des réserves de graines ou de tubercules qu'au cours des famines ; on pille volontiers, mais on ne mange pas les animaux eux-mêmes. Les tubercules ou les oignons d'iris, de lis sauvages sont considérés comme des êtres vivants, mais l'on s'en sert dans les rituels marins, sans leurs témoigner de respect excessif. Il n'en est pas de même des matières minérales qui sont aussi des êtres vivants. Le

cuivre natif, assez répandu, en Alaska comme dans la partie centrale, était frappé de tabou dans certaines circonstances, comme la chasse au morse, parce qu'il était contraire au principe marin.

La stéatite, dans laquelle les lampes et les marmites étaient taillées, était l'objet de raids de longue durée, les carrières se trouvant parfois à plusieurs centaines de kilomètres de la base de la tribu. Cette pierre faisait d'ailleurs l'objet principal des échanges commerciaux. La stéatite était travaillée avec des outils de pierre : silex ou quartz taillés, ardoise polie. L'absence d'autre matière dure obligeait les Eskimo à monter leurs têtes de harpons avec des pointes de pierre (fig. 1), mais celles-ci devaient être taillées avec des palettes d'ivoire terrestre : mammoth (fig. 2, 2) ou dent de castor, et on les plaçait

pendant un temps assez long dans des boîtes sculptées en forme de phoque, de morse ou de baleine, pour les propitier. L'ivoire de mammoth était prohibé dans tous les usages marins, on n'en pouvait faire que les palettes à silex, les tendeurs pour les arcs à tirer les rennes (fig. 2, 1), les poignées de racloirs à peaux de renne ou les hameçons pour la pêche en rivière.

Le sol fournit les bêtes à fourrures qui n'ont pas de tabou précis et les arbres dont le bois est utilisé pour les armes terrestres, pour les vases à eau douce ou les boîtes à récolter les baies ou les racines (fig. 3), pour la cuisson de la viande de renne. Les armes marines sont faites en bois d'échouage. Le renne donne sa peau, dont la préparation comporte des tabous déjà mentionnés, ses tendons, qui servent à faire des cordelettes ou à renforcer le dos des arcs. Les tendons sont frappés de tabou dans toutes les ligatures marines. Le bois de renne est très important : on s'en sert pour l'armature des arcs, pour les flèches terrestres, pour la douille des lances terrestres ; son usage est frappé de tabou pour tous les instruments féminins. La corne de bœuf musqué est employée pour faire des cuillères ; seuls les Eskimo centraux peuvent encore chasser cet animal et j'ignore s'il existe des tabous particuliers.

L'air et le ciel ne fournissent qu'une seule matière première : la neige. Le traitement de celle-ci n'impose pas des rites particuliers qui nous soient parvenus, mais certaines particularités portent à croire que le sol neigeux avait ses prohibitions. La glace, marine tout au moins, interdit la préparation des produits terrestres. Les oiseaux, dans quelque mesure, sont les produits du ciel et ceux de la mer, leurs tabous sont assez confus.

Il en est de même des animaux de rivière : saumons et poissons divers.

Les saumons semblent avoir des rapports de sympathie avec la neige, ils sont opposés aux animaux de la terre et de la mer. La peau de saumon sert à confectionner des bottes imperméables, cousues avec de fines lanières de peau du même animal et dont on ne se sert pas pour la chasse marine ou terrestre.

Nous atteignons maintenant les animaux marins qui forment l'essentiel du matériel de chasse. Le luxe de précautions rituelles est porté, ici, à son maximum, car Sedna, maîtresse des bêtes marines, est la plus susceptible des créatures. Les embarcations sont de deux types bien connus : le *kayak*, canot individuel insubmersible, et l'*oumiak*, long parfois de 8 m. et propulsé par 8 ou 10 rames. La carcasse est en bois de flottage, des peaux de phoque couvrent le kayak alors que l'*oumiak* est bordé en peaux de morse.

Le morse qu'on chasse en *oumiak* est le gibier principal. Son ivoire entre dans la confection de presque tous les objets marins (fig. 2). C'est l'animal symbolique de Sedna et ses défenses sont agréables à tous les sujets de la femme de la mer. On en fait des têtes de harpon (fig. 5), des douilles de harpon, des talons de harpon, des barrettes à trainer les phoques ou à haler les baleines. Ses dents, grosses comme des noix, servent à la confection des objets de petite taille, des boucles, des arrêtoirs (fig. 4), des valves de flotteurs. La peau du morse, très épaisse, est débitée en courroies pour les bateaux ou les harpons ; son intestin, fendu en long et raclé, donne des bandes de 10 cm. de large, translucides, qu'on coud pour en faire des blouses imperméables, fort semblables d'aspect aux vêtements de pluie de toile huilée. Son péritoine, translucide lui aussi, se tend sur le cadre des tambours. Son os pénien, enfin, sert de massue ; il est

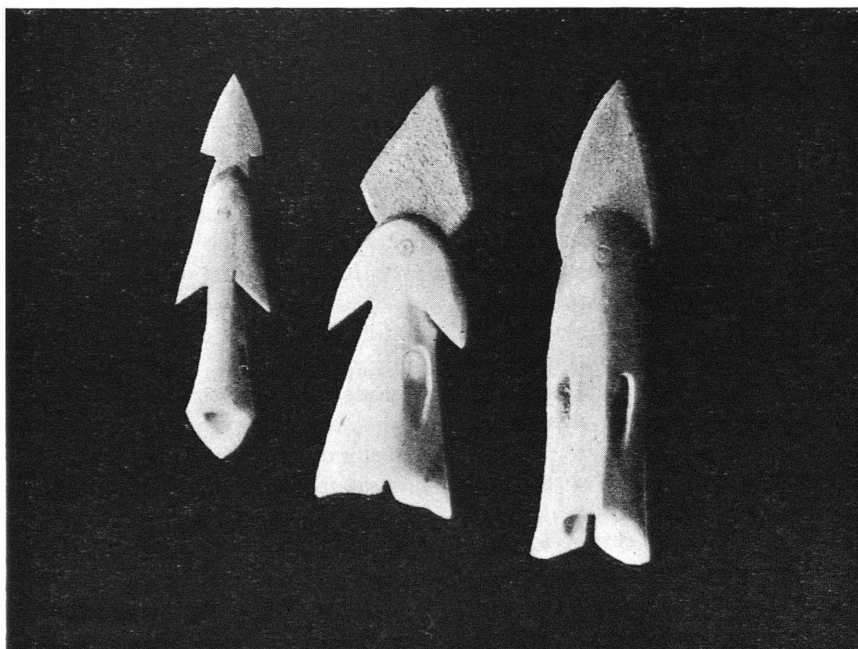
assez volumineux pour assommer une otarie.

Le phoque est utilisé dans ses moindres parcelles. La peau, chez les Eskimo du Groenland, est d'un grand usage vestimentaire ; chez les autres, elle sert surtout à faire des bottes ou les vêtements de chasse marine. Les Aléoutes, qui n'utilisaient pas le phoque pour leurs blouses, sortaient à la chasse d'été, simplement couverts de leurs blouses imperméables d'intestins et, pour se chauffer, ils transportaient une petite lampe au-dessus de laquelle ils se tenaient debout. La peau de phoque, que presque tous les groupes emploient pour les bottes, n'est guère employée pour les vêtements d'hiver que par les Eskimo du Groenland qui n'ont pas de fourrure de renne.

L'ours blanc est traité avec des égards particuliers. Son nom, *Nanouk*, est tabou dans la plupart des groupes ; on le

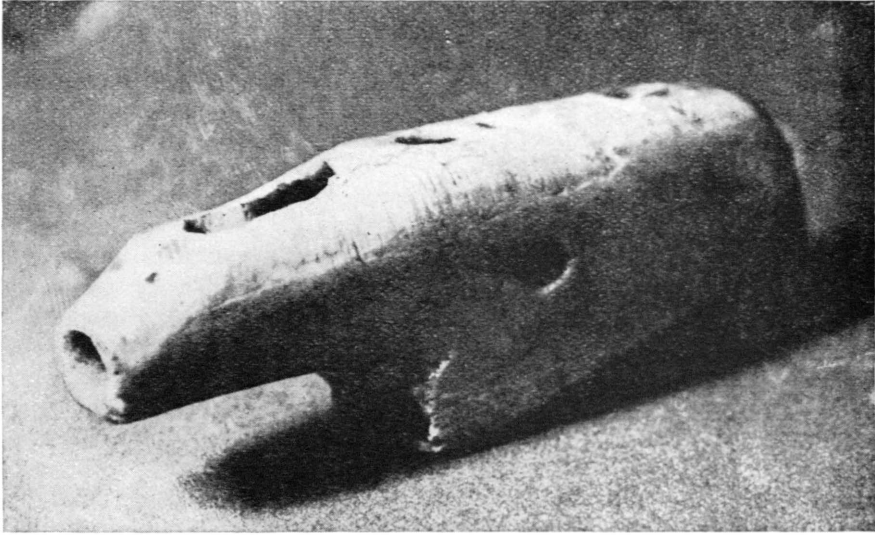
remplace généralement par *Arsouk* (le paquet de graisse blanche), ce qui évoque son aspect, mort, et sa fourrure. Les Eskimo orientaux le mangent volontiers, mais son foie qui, comme son squelette, passe pour contenir son *inoua*, son corps réel, est frappé d'interdit. Les Eskimo du Labrador considèrent que le chef des esprits terrestres est un ours-blanc géant (*Torn'arsouk* : ours-esprit) qui vit au fond d'une caverne, dans la montagne. Comme tous les animaux dangereux, on évite de le représenter, sauf dans une circonstance assez particulière, savoir, en forme de bilboquet (fig. 6) dont s'amuse les chasseurs au début du printemps.

Les cétacés, la baleine en particulier, fournissent aux groupes occidentaux et centraux un nombre important de produits. Le lard et la chair, qui servent aux fins de chauffage et d'alimentation, comportent les tabous marins



Cliché A. Leroi-Gourhan.

FIG. 5. — Trois têtes de harpons d'ivoire de morse.



Cliché A. Leroi-Gourhan.

FIG. 6. — Bilboquet d'ivoire de morse en forme d'ours blanc.

usuels. Les os mandibulaires sont considérés comme étant les défenses de la baleine, puisqu'elle ne porte pas de dents ; on s'en sert pour tailler les fûts de piège, des têtes de harpon, des parties de fût des armes de jet, d'usage maritime. Le fanon de baleine est une véritable providence. Plusieurs fanons liés suffisent pour confectionner, en quelques minutes, un traîneau léger ; un fanon roulé et cousu procure un vase pouvant servir aux manipulations des produits que le bois terrestre ou l'écorce indisposeraient ; enfin les lamelles découpées constituent un fil de couture ou de ligature dont on se sert pour les cas où le tendon de renne est proscrit : lignes à pêcher, ligatures des armes marines.

Ce sont là presque toutes les matières premières des Eskimo ; nous n'avons, au cours de cet inventaire, passé en revue que bien peu des tabous qui les frappent et nous les avons groupés suivant la classification zoologique même des indigènes : en mondes qui, pour l'essentiel, se résument dans

les animaux de la terre dont tous les produits sont groupés sous l'aspect mâle du patron des êtres terrestres et les animaux de la mer, placés sous l'influence femelle de la déesse marine.

Toutes les applications que nous avons envisagées s'adressent aux outils mêmes de la chasse, en harmonie avec chaque animal chassé. Que penser de tout le reste de l'outillage eskimo, de tous les objets dont l'usage n'est pas dévoué à la chasse ? La réponse est simple : avec leur logique propre, les Eskimo ont assigné aux outils de l'homme les matières mâles, à ceux de la femme les matières femelles. Les couteaux des hommes ont un manche de bois de renne, ceux des femmes une poignée d'ivoire de morse (fig. 3) ; le peigne d'un homme est taillé dans le bois de renne, il porte de petits rennes gravés ; celui de la femme est en ivoire décoré de queues de baleines. Les poignées du sac à transporter les vêtements dont usent les femmes, leurs boucles, leurs bijoux, les ornements des boîtes à ramasser les graines, les étuis à aiguilles, les

porte-dés à coudre, tout est taillé dans l'ivoire de morse ou l'os de baleine. Et lorsqu'au siècle dernier les musiciens accompagnaient au tambour les danses saisonnières, lorsqu'ils battaient la mesure des pas du chamane en transes, la poignée des instruments masculins était un renne sculpté dans le bois de renne, celle des tambours de femme un morse d'ivoire.

Est-il encore aisé, après avoir exposé une partie nouvelle de la science des « buveurs d'huile et des mangeurs de chair crue », de parler de primitifs ; peut-on encore concevoir de vagues tribus errant au hasard des glaçons, hâtivement vêtues des dépouilles de

leur chasse, taillant et coupant à l'improviste les os de leur gibier pour faire de nouvelles armes, je ne le crois guère. Leur prêter par contre une sorte de froide conscience mathématique qui les pousserait à calculer le coefficient de flexibilité de l'ivoire de morse comme le plus propice à la pénétration du lard d'un cétacé ; la résistance à la rupture de l'ivoire de mammoth, comme éminemment apte à éclater les silex, serait montrer tout autant d'incompréhension. Observation, calcul et magie ont concouru à créer un des plus extraordinaires canons techniques qui soient au monde ; sa seule présentation suffit à en dégager les traits.

---

## VARIÉTÉS

---

### LE GRAND PANDA

Le Bronx Zoo de New York vient de recevoir un exemplaire jeune du Grand Panda, espèce très rare, confinée sur les hauts plateaux du Tibet et qui n'a jamais encore été montrée en captivité. Cette capture présente donc un grand intérêt et ses circonstances méritent d'être signalées.

Il y a environ deux ans, un Américain Mr W. H. Harkness arrivait à Shanghai ; le but de son voyage était de capturer vivant un Grand Panda. Malheureusement, avant d'avoir obtenu l'autorisation nécessaire, Mr Harkness tomba malade et mourut.

La chasse du Grand Panda eût été interrompue sans l'énergie de Mrs Harkness. Celle-ci décida de poursuivre

l'œuvre de son mari, et malgré les difficultés financières, en dépit des dangers réels qu'il y avait à courir, mena l'entreprise à bonne fin.

Arrivée à Shanghai vers la fin de l'été dernier, elle prit pour guide un jeune explorateur chinois, gagna la ville de Changtu, puis se dirigea vers le nord-ouest, à travers la région difficile d'accès de Wassu. Une chance inespérée servit les hardis chasseurs : une femelle de Grand Panda, surprise par eux, s'enfuit en abandonnant un petit nouveau-né dans le creux d'un arbre.

Les explorateurs ne pouvaient souhaiter mieux. Les pièges tendus en vue de capturer les Pandas adultes s'étaient révélés inefficaces et, d'autre part, le problème de la nourriture res-